

## Hommage à Jacques Dars (1941-2010)

La disparition de Jacques Dars, le 28 décembre 2010, laisse les amoureux des lettres chinoises des temps anciens orphelins et inconsolables. Des nombreux hommages qui lui furent rendus, je retiens une phrase écrite par son ami, le poète André Velter qui exprime bien ce que chacun ayant eu la chance de fréquenter Jacques Dars, ou seulement de le rencontrer, a pu éprouver : « Il changeait chaque rencontre en moment de grâce et en feu d'artifice » (*cf.* le site Internet : <http://www.andrevelter.com/jd.htm>). Les lecteurs de Jacques Dars ont, eux aussi, tous, à des degrés divers, ressentis ce don de soi et cette inimitable fantaisie dispensés avec une admirable discrétion et un touchant respect de l'autre. Ce sont toutes ces qualités humaines rares adossées à une vaste érudition qu'il mit au service de textes et d'auteurs qu'il nous a rendus chers et indispensables. Jacques Dars fut, comme il a été à chaque fois rappelé, un sinologue-érudit, un polyglotte amoureux de la langue française. Il occupa la charge de directeur de recherche au CNRS (URA 1067), une position qui lui évita les contraintes de l'enseignement qu'il pratiqua un temps, et qui lui permit de déployer son art selon son rythme et sa tonalité personnels. Ce fut aussi un être humain délicat et d'une remarquable droiture intellectuelle. Il restera aussi, personne n'en doute, comme un immense traducteur et un défenseur ardent des littératures d'Orient. L'émotion à peine retombée, un regard sur son œuvre nous rappellera combien il a apporté à notre connaissance de la littérature chinoise.

Pourtant Jacques Dars était entré en sinologie avec une magistrale étude sur *La Marine chinoise du x<sup>e</sup> siècle au xiv<sup>e</sup> siècle* (1973) qui ne sera seulement éditée qu'en 1992 (Paris : Economica, 1992, 389 p.). Cette thèse de doctorat d'État (université Paris VII, 373 p.) conduite sous la direction de Jacques Gernet, « thèse décisive, méticuleuse, impeccablement documentée et qui balayait l'idée reçue de Chinois confucéens allergiques à l'espace maritime » (A. Velter) reste la référence sur un sujet traité en 6 chapitres magistraux enrichis de nombreuses traductions qui ne

contournent pas les difficultés d'une matière si technique, réalisées, qui plus est, à une époque où les outils et les travaux n'étaient guère légion. Mais, mis à part un article, sur « Les jonques chinoises de haute mer sous les Song et les Yuan » publié dans un numéro spécial d'*Archipel*, la revue des études interdisciplinaires sur le monde insulindien (1979-18, p. 41-56), Jacques Dars abandonna ce segment des études sinologiques pour revenir à une passion plus ancienne et plus tenace : la littérature ancienne. Les productions modernes et contemporaines ne semblent pas l'avoir touché suffisamment pour le détourner d'un cheminement qui lui fit parcourir avec une curiosité et un appétit remarquables le long millénaire et demi qui va de la fin des Han jusqu'au siècle de Qianlong 乾隆 (1736-1796).

Ce cheminement devait débiter sous le seau des Histoires de démons et de fantômes du Tai-ping Guang-ji 太平廣記. Tel est le sous-titre d'un travail universitaire (thèse de 3<sup>e</sup> cycle, université Paris VII, 1970) intitulé *Quelques aspects du fantastique dans la littérature chinoise des Tang et des Song*. Cette étude inédite en trois parties s'efforçait dans un premier temps, « pour y voir plus clair, d'amorcer au moins un classement systématique », avant de se pencher sur le thème de l'exorcisme puis, utile coup de projecteur, sur les pratiques funéraires et leur symbolique. Ce premier balisage donnait déjà une carte de l'espace que le sinologue traducteur allait parcourir pendant un demi siècle jalonné de publications à chaque fois entourées d'un soin extrême.

C'est ainsi qu'en 1984, un petit recueil au titre prometteur – *Aux portes de l'enfer. Récits fantastiques de la Chine ancienne* – fut d'abord tiré en 2 000 exemplaires vite épuisés à Mont-de-Marsan en supplément à la revue *Nulle Part* de son ami André Velter qui avait déjà offert à ses lecteurs des textes de Pu Songling 蒲松齡, de Ouyang Xiu 歐陽修 traduits par lui. Les 61 récits présentés dans ce délicat écrin « affectueusement dédié » à Étienne (1909-2002) seront repris par les éditions Philippe Picquier en 1997 pour constituer le n°74 d'une collection de poche, et augmenté d'un avant-propos (p. 5-8) dans lequel Paul Martin saluait le savoir faire de ce « passeur » mis en pratique ailleurs et dans ces « pages fantomatiques ». Précédées comme dans l'édition initiale d'une piquante « préface-paratonnerre », elles exploraient en toute liberté mais avec une indéfectible rigueur le corpus laissé par les lettrés des Six Dynasties aux Tang et transmis par le *Taiping guangji*. Ce choix très personnel était livré

comme un « infime et subjectif échantillon » d'un ensemble qui offre de quoi « occuper des équipes de traducteurs-fourmis (sans ombre) pendant des années ». L'appel semble n'avoir pas encore été pleinement entendu.

En 1986, Jacques Dars ouvrit une nouvelle porte sur le fantastique chinois, mais cette fois sur celui de la dynastie Ming (1368-1644) en puisant dans les deux collections de *chuanqi* 傳奇, ou « relations d'étrangetés et de prodiges » comme il les nomma, les plus fameuses de cette période. Dédié à Jacques Gernet – « mon bon maître, mon ami » – et co-signé avec « un parfait lettré chinois », M. Tchang Fou-jouei qui en assura la révision, le choix de pièces retenues pour être « les plus originales et [qui] m'ont procuré la plus grande délectation » s'inséra à merveille dans la collection L'imaginaire des éditions Gallimard (n°162) sous le titre *En mouchant la chandelle. Nouvelles chinoises des Ming*. Il retenait 14 récits de Qu You 瞿佑 (1341-1427) et 7 de Li Zhen 李禎 (1376-1452) tirés respectivement du *Jiandeng xinhua* 剪燈新話 (Nouvelles histoires en mouchant la chandelle) et de sa suite *Jiandeng yuhua* 剪燈餘話 offrant ainsi du nouveau en français et doublant ce que les lecteurs allemands de W. Bauer et de H. Franke (*Die Goldene Truhe*, 1959) pouvaient en lire dans leur langue. Depuis personne ne s'est aventuré à compléter cette offre représentative. C'est sans doute parce que ces textes « faits par et pour des lettrés [...] sophistiqués à l'extrême, foisonnants d'allusions et de citations, [sont] hérissés de complexités et de difficultés » (p. 18). Qui oserait s'y frotter après une telle réussite ? Pourtant ils sont d'un intérêt majeur, tant ils ont, ce que rappelait le savant avant-propos, influencé l'art narratif japonais, et au-delà. Six des 21 récits ont été récemment repris dans un petit volume (*Le Pavillon des Parfums-Réunis et autres nouvelles chinoises des Ming*, Paris : Gallimard, 2007, 108 p.) propre à mettre l'eau à la bouche des amateurs de belle traduction et « d'histoires de ténèbres ».

Plus de vingt ans s'écoulèrent avant que ne sorte la plus belle réalisation de Jacques Dars dans ce registre : *Le Passe-Temps d'un été à Luanyang (Luanyang xiaoxia lu 瀟陽消夏錄)* de Ji Yun 紀昀 (1724-1805), qui confiait-il, produit « l'effet d'un amical entretien avec un bel esprit du passé [qui] a longuement occupé mes loisirs et davantage ; car, dans sa pureté unanimement vantée par les lettrés chinois, la langue de Ji Yun, parfois concise et elliptique plus encore qu'il n'est d'usage en style classique, peut se révéler, au moins pour un barbare, retorse et ardue à

comprendre, c'en est une autre de le traduire sans rien omettre. » (p. xi) Travail long et semé d'embûches, nouveau tour de force, entamé quelques années plus tôt comme le prouve l'article publié dans *Études chinoises* (1994-XIII (1-2), p. 363-376) lequel donnait un avant-goût avec six des 297 récits à paraître une fois revus et améliorés dans le volume 99 de la collection *Connaissance de l'Orient*. De cet ensemble, qui correspond au quart des *Notes de la chaumière des observations subtiles*, le *Yuewei caotang biji* 閱微草堂筆記 comptant quelque 1 200 récits dispensés en cinq recueils, sera tiré un « petit recueil diabolique » (Ji Yun, *Des nouvelles de l'au-delà*. Paris : Gallimard, 138 p.) n'en proposant qu'une cinquantaine dans lesquels on retrouve l'humour et le doigté du traducteur dans une préface inédite qui reprend une maxime de Shi Nai'an 施耐庵 : « Entre toutes les joies, nulle ne vaut celle de l'amitié ; entre toutes les joies de l'amitié, nulle ne vaut celle de la conversation. » (p. 11).

Face à ce chinois classique qu'il fut un des plus habiles à décrire autant qu'à traduire, Jacques Dars a su trouver le ton, le rythme et le vocabulaire, qui évitent au traducteur l'aplatissement que d'autres moins scrupuleux ou talentueux opèrent, empêchant de distinguer une traduction de cette langue aussi retorse que fascinante de celle pas moins admirable des fictions plus proches de l'oralité. Jacques Dars réussit avec le même génie à nous faire aimer ces autres xiaoshuo dont il fut un grand connaisseur et un fervent défenseur.

Au premier rang d'entre toutes ces œuvres aux titres maintenant familiers des lecteurs français, on placera *Shuihuzhuan* 水滸傳 qui permit à Jacques Dars de se révéler non seulement comme un extraordinaire passeur de langues, mais aussi comme un écrivain de langue française à part entière. Beaucoup ont sans doute oublié l'effet que produisit à l'époque de sa sortie sa magistrale traduction du chef-d'œuvre du roman long en langue vulgaire dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade ». Qu'ils lisent donc Étienne qui ne ménagea pas ses éloges dans l'avant-propos à cette traduction historique ou dans ses *Quelques essais de littérature universelle* (Paris : Gallimard, 1982, p. 142-166), ou, pour prendre la mesure de l'événement avec les outils de notre temps, qu'ils visionnent sur internet l'émission de Bernard Pivot pendant laquelle le célèbre animateur l'avait fait applaudir par ses invités parmi lesquels un Max Gallo enthousiaste, partageant l'avis d'Étienne que Dars avait fait œuvre de « re-créateur »

alors que lui-même parlait de « bricolage ». Le sinologue discret et élégant dont la présence avait illuminé cette 179<sup>e</sup> livraison d'Apostrophes intitulée « Le roman historique français et chinois » y parle avec une voix mesurée et une grande assurance de la beauté de ce chef-d'œuvre majeur de la littérature mondiale qu'il reprendra vingt ans plus tard pour lui redonner, après lui avoir rendu toute sa dimension initiale, le format que lui avait imposé Jin Shengtan 金聖嘆 (1608-1661). L'amoureux du roman peut dorénavant se plonger dans les deux versions à l'affût des perfectionnements apportés en 1997 à la version de la Bibliothèque de la Pléiade (Paris : Gallimard, 1978, 1408+1376 p.) celle de la collection Folio (Paris : Gallimard, 1997, 1153+956 p.).

En 1987, à mi-chemin entre ces deux versions d'*Au bord de l'eau*, la longue et la courte (2 000 pages contre 2 500), Jacques Dars rendit la vie à un recueil de contes qu'on ne connaissait que partiellement en traduisant l'ensemble des 27 récits conservés du *Qingping shantang huaben* 清平山堂話本 sous le titre de *Contes de la montagne sereine* pour la collection *Connaissance de l'Orient* (Paris : Gallimard, 554 p.). Dans sa préface Jeannine Kohn-Etiemble salua à juste titre la « magistrale et succulente traduction de Jacques Dars, l'artisan-artiste [qui] sans jamais éluder la difficulté, et toujours docile aux intenses variations sur les niveaux de langues [a su retrouver] les tons si variés des huaben. » (p. xx).

Jacques Dars ne fut pas seulement un explorateur solitaire de ce genre particulier, mais aussi un chercheur apportant sa pierre à l'édifice collectif avec notamment une intense et précieuse collaboration à *L'Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire*, monumentale entreprise lancée par André Lévy en 1978 et qui a vu son cinquième tome paraître en 2006 dans la collection des mémoires de l'Institut des hautes études chinoises (Paris : Collège de France – IHEC, volumes VIII-1 à VIII-5). Il est le signataire de pas moins de 37 notices, dont l'ensemble de celles pour le *Xihu jiahua* 西湖佳話 (« Belles histoires du lac de l'Ouest », Tome V, p. 263-308) de la dernière livraison à laquelle il a consacré beaucoup de son temps et de son énergie. On retrouve dans ses recensions toute la précision du sinologue attentif à faire partager ses lectures, mais aussi la justesse de la formule dans des résumés qu'on peut dès lors lire pour le plaisir, et qui s'offrent comme des invitations à la traduction sinon à la découverte de l'original.

Le même esprit de curiosité et la volonté de fournir des outils de balisage du continent romanesque à parcourir guidèrent la réalisation de l'anthologie de préfaces et commentaires aux anciennes œuvres de fiction publiée aux éditions Philippe Picquier sous le titre *Comment lire un roman chinois*. Co-signée avec Chan Hingho et sept autres collaborateurs, il y contribua très largement en réalisant lui-même une part importante des traductions et des présentations d'un ensemble d'une quarantaine de textes critique sur le roman chinois ancien, avec une prime donnée aux ouvrages déjà traduits en français. Car le travail d'érudition, élaboré pour satisfaire aux exigences scientifiques de l'UMR 8583 du Centre de recherche civilisation chinoise EPHE-CNRS, devait également, s'était son souhait, pouvoir toucher largement au-delà des rangs des sinologues, « les spécialistes de la littérature ou de l'esthétique chinoises, tout comme les lecteurs curieux et les comparatistes ». Rodé dans la marche en terrain accidenté, tant dans la nature qu'il adorait même aride et hostile comme celle de l'Afghanistan (<http://www.andrevelter.com/afghaCD.htm>), que dans la littérature qu'il défendait, Jacques Dars sut mettre son talent au service de textes rares et subtiles dont un choix d'essais en langue classique de lettrés de la fin des Ming et du début des Qing.

Sa traduction du *Xu Xiaoke youji* 徐霞客游記 est de ce point de vue exemplaire. L'abondant appareil critique dont il l'a bardé montre son profond attachement à ce texte à la confluence de deux genres - le journal de voyage et le « poème-paysage » en prose dont il avait déjà donné des exemples dans la revue Caravanes d'André Velter (1989-2003, <http://www.andrevelter.com/c.htm>). Dans l'introduction à ces Randonnées aux sites sublimes de Xu Xiaoke 徐霞客 (1586-1641), il écrit : « Nous admirons, outre une endurance extraordinaire, la très enviable autonomie d'un inépuisable marcheur à pied, tout autant que la sérénité d'un homme qui, en mille pages représentant des dizaines de milliers de kilomètres, ne mentionne pas une fois la fatigue, et ne note sa faim ou ses peines que pour rendre compte fidèlement, plutôt avec joyeuse humeur, de ce qui lui est arrivé, heurs et malheurs. » (Paris : Gallimard, 1993, p. xxvii). Gageons qu'ici, marcheur et traducteur ne font qu'un.

Le traducteur se rapprochera encore plus de l'auteur qu'il sert et avec lequel il dialogue, dans un de ses ouvrages les plus attachants et stimulants – *Les carnets secrets de Li Yu*, sous-titré *Un art du bonheur en Chine*,

lequel insuffle la vie à un riche choix très personnel des essais du *Xianqing ouji* 閒情偶寄 joliment rendu par « Au gré d'humeurs oisives » (Arles : Philippe Picquier, 336 p., voir notre compte-rendu in *Études chinoises*, 2004-XXIII, p. 532-540). Aux multiples plaisirs décrits avec verve par cet attachant excentrique que fut Li Yu 李漁 (1611-1680), il en ajouta d'autres, bien personnels comme celui de « partir à bicyclette au hasard de petites routes inconnues », ou celui-ci qui clôt une liste trop courte : « classer indolemment sa bibliothèque et entr'ouvrir d'anciens volumes qu'on referme précipitamment... ». Cette fusion du travail sinologique de précision et de la traduction de haut vol avec l'expression de sa musique intime qui se prêtait admirablement bien à l'œuvre en question inscrit Jacques Dars dans la lignée d'un Lin Yutang 林語堂 (1895-1976) qu'il saluait justement dans un ultime chapitre pudiquement appelé « Pour prendre congé ».

Mais contrairement à son prédécesseur dans la promotion des « petites proses » lettrées, Jacques Dars savait se mettre au service des auteurs ou des artistes avec une émouvante discrétion et une virtuosité déconcertante. Pour preuve les pages d'introduction et de commentaires que lui inspirèrent tous ses alter ego des siècles passés, mais aussi les créations graphiques d'artistes contemporains (voir notamment « Fabienne Verdier ou la main-esprit », in Fabienne Verdier, *L'unique trait de pinceau. Calligraphie, peinture et pensée chinoise* (Paris : Albin Michel, 2001, p. 12-16). On le sent à chaque fois épris de son sujet, que cela soit le *Honglouloumeng* 紅樓夢 (« Jade magique et Jade sombre », *Catalogue du Festival d'automne à Paris*, 1986, p. 40-46) ou le *Dictionnaire Ricci des caractères chinois* (Paris/Taipei : Institut Ricci/Desclée de Brouwer, 1999) sur lequel il rédigea une note de lecture qui s'achève sur une promesse de plaisir sans fin : « Disons-le sans ambages : le plaisir de l'utilisation est constant, et ajoutons même ce trait de gourmandise, certes un peu particulière : dès lors qu'on les consulte, ces ouvrages admirables se lisent avec un intérêt passionné et l'on retrouve le bonheur enfantin de s'engloutir dans un dictionnaire et, oublieux du temps, d'aller d'une rubrique à l'autre, inlassablement ! » (*Un lieu pour les livres, extraits d'une mémoire*, Paris : Centre national du livre, 2006, ou <http://www.centrenationaldulivre.fr/?Dictionnaire-Ricci-des-caracteres>).

Sa passion de la langue dépassa largement le champ des littératures

chinoises pour investir celui des littératures de l'Orient le plus vaste. Fidèle à l'esprit d'Étiemble auquel il rendit un hommage chaleureux (« Étiemble et la littérature chinoise », in *Étiemble. Textes réunis par Paul Martin*, Arles : Philippe Picquier, 1993 (155 p.), p. 65-74.), il œuvra en toute discrétion à la diffusion des littératures de tout l'Orient à la tête de la collection que le défenseur de la littérature mondiale avait créé en 1956 aux éditions Gallimard. À partir de 1991, Jacques Dars enrichit la série chinoise de la collection Connaissance de l'Orient d'une douzaine de titres. En plus du Tang Zhen 唐甄 des *Écrits d'un sage encore inconnu* de Jacques Gernet (n°73, 1991) et ses deux volumes – *Contes de la montagne sereine* (n°60, 1987) et son Ji Yun (n°99, 1998) –, il y intégra Gan Bao 干寶 pour un choix de récits du *Soushenji* 搜身記 (Rémi Mathieu (dir.), n°78, 1992), Zhang Dai 張岱 (B. Teboul-Wang, n°88, 1995), Liu Shao 劉邵 (A.-M. Lara, n°94, 1997), Wang Chong 王充 (N. Zufferey, n°96, 1997), Dai Mingshi 戴名世 (P.-H. Durand, n°98, 1998), Ge Hong 葛洪 (P. Che, n°100, 1999), le Chuci 楚辭 (R. Mathieu, n°111, 2004), Li He 李賀 (M.-T. Lambert, n°115, 2007) ; le dernier volume en date est un « bien curieux trésor » intitulé *Propos oisifs sous la tonnelle aux haricots*, le *Doupeng xianhua* 豆棚閒話 superbement traduit par Claire Lebeau (n°119, 2010) qui voit l'apparition des caractères chinois dans les notes et la préface ; il sera bientôt rejoint par un recueil de 135 récits tirés du *Zibuyu* 子不語 de Yuan Mei 袁枚 traduits par Chang Furui (Tchang Fou-jouei) (n°121, 2011). Quand la série chinoise s'étoffait ainsi, l'arabe gagnait 2 volumes, la japonaise 7, l'indienne pas moins de 13, la persane 6, la coréenne 2 et la pakistanaise, la mongole, la malaise, la tibétaine et la vietnamienne, chacune un – c'est ainsi qu'une cinquantaine des 119 titres de la collection actuellement disponibles ont été édités avec une attention sourcilleuse du moindre détail et une exigence de qualité notamment dans le rendu en français, par lui. C'est dire l'impact que Jacques Dars imprima à cette entreprise éditoriale unique et le défi que devra relever celui qui prendra sa suite.

Jacques Dars laissera, c'est acquis, une trace profonde dans l'histoire de la traduction de la littérature chinoise, trace qu'avec sa bouleversante modestie il envisageait fluctuante, sinon mortelle : « Il ne saurait y avoir de version définitive, puisque toute traduction dépend d'une époque et d'une personnalité ; elle est donc éminemment relative, liée à son temps, marquée

par son auteur. Chaque époque a sa langue, ses conceptions littéraires, ses modes ; chaque traducteur a sa sensibilité, sa vision de l'œuvre, sa culture, son style. Tandis que l'œuvre originale, elle, semble briller d'un éclat inaltérable, intemporel, et provocant. » (« Traduction terminable et interminable », in Vivianne Alleton et Michael Lackner (dir.), *De l'un au multiple. Traduction du chinois vers les langues européennes*, Paris : éditions de la maison des Sciences de l'Homme, 1999, p. 145-159, 155).

Et même si, comme il concluait, « les traductions sont probablement à refaire tous les cinquante ans » (*ibidem*, p. 156), la marque laissée par ceux à qui on les doit, ne s'efface jamais. Jacques Dars, son talent et sa personnalité uniques, nous manqueront pour toujours.

**Pierre Kaser**